

LA WORLD/GLOBAL HISTORY

Questions et débats

Chloé Maurel

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* »

2009/4 n° 104 | pages 153 à 166

ISSN 0294-1759

ISBN 9782724631357

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2009-4-page-153.htm>

!Pour citer cet article :

Chloé Maurel, « La World/Global History. Questions et débats », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2009/4 (n° 104), p. 153-166.

DOI 10.3917/ving.104.0153

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La *World/Global History*

Questions et débats

Chloé Maurel

Alors que depuis plus d'une décennie, l'histoire dite globale ou mondiale connaît un succès grandissant dans la communauté historique, tout d'abord aux États-Unis et maintenant en Europe, cet article dresse un bilan nuancé des apports de ce courant historiographique. Novateur par ses objets d'étude et son souci d'articuler les échelles et les chronologies, il repose cependant sur un certain nombre de présupposés idéologiques que Chloé Maurel analyse avec finesse.

Depuis une trentaine d'années, le courant de la *world history* ou *global history*, apparu initialement aux États-Unis, a connu un développement intense et a suscité un fort engouement dans le monde anglo-saxon. Paradoxalement, en France, ce courant a longtemps inspiré la méfiance et les réticences de la communauté historique, avant de susciter récemment un nombre croissant de recherches. Comment ce courant a-t-il émergé ? Par le biais de quelles structures s'est-il développé aux États-Unis ? Comment se définit la *world history*, quelles sont ses spécificités, ses innovations, par rapport aux courants précédents ? Quelle est la distinction entre *world history* et *global history* ? Comment a évolué ce courant jusqu'à nos jours ? Quelle a été sa réception en France ? Enfin, de quelle idéologie est-il porteur ? Pour apporter des éléments de réponse à ces nombreuses interrogations, il s'agira tout d'abord de retracer la naissance et l'évolution de la *world/global his-*

tory aux États-Unis, et de souligner ses aspects novateurs. Il conviendra ensuite de nuancer ce caractère novateur et d'analyser la réception de ce courant en France. Enfin, il sera intéressant de s'interroger sur ses éventuelles implications politiques.

Aux sources de la *world/global history*

En 1963, l'historien canadien William McNeill publie un ouvrage précurseur intitulé *The Rise of the West : A History of the Human Community*¹. Le titre, *L'Expansion de l'Occident*, est une allusion inversée au titre de l'ouvrage du philosophe et historien allemand Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, publié en 1918². Alors que ce dernier avait développé l'idée de civilisations étanches, entités cloisonnées et indépendantes connaissant chacune un cycle d'ascension puis de déclin, McNeill au contraire souligne les effets réciproques des différentes civilisations les unes sur les autres et met l'accent sur les fusions entre cultures. L'« expansion de l'Occident » qu'analyse McNeill au fil des siècles est décrite comme une expansion territoriale continue, liée à l'industrialisation,

(1) William H. McNeill, *The Rise of the West : A History of the Human Community*, Chicago, University of Chicago Press, 1963, rééd. 1991 augmenté d'un essai rétrospectif *The Rise of the West after Twenty-Five Years*.

(2) Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes : Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, t. I : *Gestalt und Wirklichkeit*, t. II : *Welthistorische Perspektiven*, Munich, Beck, t. I : 1920, t. II : 1922 ; trad. fr., *id.*, *Le Déclin de l'Occident*, t. I : *Forme et réalité*, t. II : *Perspectives de l'histoire universelle*, trad. de l'all. par M. Tazerout, Paris, Nouvelle Revue française, « Bibliothèque des idées », t. I : 1931, t. II : 1933.

et qui se traduit par une influence croissante de la civilisation européenne sur les autres civilisations et sur le monde entier. Succès de librairie, cet ouvrage a joué un rôle certain dans l'émergence du courant de l'histoire mondiale.

Outre William McNeill, un autre pionnier de l'histoire mondiale/globale est l'intellectuel d'origine allemande Andre Gunder Frank. À la fois historien, économiste, sociologue, anthropologue, géographe, spécialiste des relations internationales et des sciences politiques, il incarne bien, par son profil interdisciplinaire, l'aspiration totalisante de ce courant. Il a été l'un des principaux représentants dans les années 1970 de la « théorie de la dépendance » qui a analysé les rapports de domination dans le monde selon un modèle centre-périphérie et a développé l'idée que les périphéries exploitées (comme l'Afrique ou l'Amérique latine) sont entretenues dans le cercle vicieux du sous-développement par les nations du centre¹.

Sous l'influence conjuguée de ces chercheurs et d'autres, comme Patrick Manning, l'histoire mondiale (*world history*) a commencé réellement à se développer dans les années 1980 aux États-Unis. Patrick Manning, auteur d'une thèse de doctorat sur l'histoire économique du Dahomey du Sud, réalisée à l'Université du Wisconsin en 1969, a contribué à la mise en place dans cette université, dès les années 1980, d'un programme pionnier d'histoire mondiale, dans la lignée des travaux de son prédécesseur Melville Herskovits. Poursuivant ses recherches sur l'Afrique, il les a inscrites dans une perspective d'histoire mondiale/globale, entreprenant en particulier une histoire « globale » du commerce des esclaves².

(1) Voir Andre Gunder Frank, *Capitalisme et sous-développement en Amérique latine*, Paris, Maspero, 1968.

(2) Patrick Manning, *Slavery, Colonialism and Economic Growth in Dahomey, 1640-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982 ; *id.*, *Francophone Sub-Saharan Africa, 1880-1985*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988 ; *id.*, *Slavery and African Life : Occidental, Oriental and African Slave*

Une institutionnalisation rapide

Dans les années 1980-1990, le courant de l'histoire mondiale a ainsi connu un vif développement aux États-Unis, et s'est s'élargi à l'ensemble du monde anglo-saxon. On observe ainsi, dans l'historiographie américaine au tournant des années 1980, un mouvement de balancier qui s'opère entre une histoire toujours plus locale dans les années 1970 (ignorant, en politique étrangère, le point de vue des historiens étrangers), et cette ouverture au grand large qui se produit dans la décennie suivante. Le fort engouement rencontré par l'histoire mondiale dès le début des années 1980 a conduit à sa rapide institutionnalisation : en 1982 a été fondée la World History Association, plusieurs revues spécifiques ont été créées, comme le *Journal of World History*, publié depuis 1990 par l'Université de Hawaï, en tant qu'organe officiel de la World History Association. Internet a joué un rôle moteur, permettant aux historiens s'intéressant à l'histoire mondiale de s'organiser en réseaux et de communiquer de manière dynamique grâce à des sites comme *H-World* ou des revues en ligne comme *World History Connected*, tous deux lancés en 1994.

Plusieurs universités américaines ont alors mis en place des cursus de *world history*, d'abord en premier cycle, et ont créé des centres de recherche sur l'histoire mondiale/globale. En 1994, sous l'impulsion de Patrick Manning, ont été créés à la Northeastern University un World History Center ainsi qu'un programme doctoral d'histoire mondiale. Plusieurs autres universités américaines ont mis sur pied à leur tour des programmes ou centres de recherches en histoire mondiale, comme la State University of New York qui a créé en 2003 un Center for Global History.

Trades, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; *id.*, *History from South Africa : Alternative Visions and Practices*, Philadelphie, Temple University Press, 1991 ; *id.*, *Slave Trades, 1500-1800 : Globalization of Forced Labor*, Aldershot, Variorum, 1996.

À partir des années 1990, la parution d'ouvrages d'histoire mondiale a proliféré aux États-Unis ; parmi ceux qui font référence, on peut citer notamment *A World History* de William McNeill (1998), *Navigating World History : Historians Create a Global Past* de Patrick Manning (2003) ou *Holt World History : The Human Journey* d'Akira Iriye (2005)¹. Dans *Navigating World History*, qui se veut un « guide » pour aider le lecteur à s'orienter, à « naviguer » dans un domaine de plus en plus vaste, Patrick Manning inclut plus de mille titres, dont plus de la moitié sont postérieurs à 1990, ce qui illustre bien le caractère récent de ce courant et son essor quasi exponentiel. Ane Lintvedt a elle aussi mesuré la croissance frappante du nombre des travaux d'histoire mondiale/globale aux États-Unis dans les années récentes². Cet extraordinaire engouement s'est poursuivi dans la décennie 2000, avec par exemple la création de la revue *Globality Studies Journal*, publiée depuis 2006 par le Center for Global History (New York), ou l'organisation d'un colloque intitulé « *Global history, globally* » à l'Université Harvard en février 2008. Fait significatif, l'American Historical Association, pour sa 123^e réunion annuelle en janvier 2009, a choisi le thème « *Doing Transnational History* », dans lequel une large place est accordée à l'histoire mondiale/globale. Après avoir pris conscience de l'ampleur de l'expansion de ce courant depuis une vingtaine ou une trentaine d'années, il s'agit de déterminer sur quelles conceptions repose ce courant, quelles en sont les spécifici-

tés, en quoi consiste la distinction entre *world history* et *global history*, et quelles en ont été les réalisations.

Définitions et terminologies

Se rapprochant du modèle des « histoires universelles », l'histoire mondiale/globale a donné lieu à de grandes tentatives de synthèse englobant des siècles entiers, voire des millénaires, à l'image de l'*Encyclopedia of World History* publiée à Boston en 2001, travail collectif réalisé par une trentaine d'historiens, s'étendant de l'époque préhistorique aux années 2000³. De manière apparemment paradoxale, c'est ainsi au moment où se fait ressentir de plus en plus nettement le déclin du monde occidental que se multiplient les grandes synthèses mettant en valeur l'émergence et le développement de l'Occident.

Dans ces entreprises, l'objectif pédagogique tient une place importante : en ce qu'elle présente un panorama général de l'histoire de l'humanité, la *world history* paraît particulièrement bien appropriée pour les élèves ou les étudiants débutants. Ainsi, Patrick Manning adresse explicitement son ouvrage *Navigating World History* aux enseignants et aux élèves du secondaire ainsi qu'aux étudiants⁴. À l'instar de ce livre, plusieurs autres manuels d'histoire mondiale ont été publiés à l'intention des enseignants d'histoire des *highschools*, comme par exemple *The New World History : A Teacher's Companion* de Ross E. Dunn, qui présente une historiographie de l'enseignement de l'histoire mondiale à travers le temps et l'espace, et qui fait des suggestions pratiques sur

(1) William McNeill, *A World History*, Oxford, Oxford University Press, 1998 ; *id.*, *The Human Web : A Bird's-Eye View of World History*, New York, W.W. Norton, 2003 ; Akira Iriye, *Cultural Internationalism and World Order*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997 ; Rinehart et Winston Holt, *Holt World History : The Human Journey*, Geneva, Holt McDougal, 2005 ; Patrick Manning, *Navigating World History : Historians Create a Global Past*, New York, Palgrave Macmillan, 2003.

(2) Ane Lintvedt, « The Demography of World History in the United States », *World History Connected*, 1, novembre 2003, <http://worldhistoryconnected.press.uiuc.edu/1.1/lintvedt.html>.

(3) Peter N. Stearns et alii, *The Encyclopedia of World History*, Boston, Houghton Mifflin, 2001 ; Kenneth Pomeranz et Steven Topik, *The World That Trade Created : Society, Culture, and the World Economy, 1400 to the Present*, Armonk, M.E. Sharpe, 1999 ; Steven Mithen, *After the Ice : A Global Human History 20,000-5000 BC*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

(4) Patrick Manning, *Navigating World History...*, *op. cit.*

la manière d'appréhender et d'enseigner l'histoire mondiale¹.

Si le terme de *world history* a dominé dans les débuts, cette appellation s'est vue peu à peu concurrencée par celle, proche mais distincte, de *global history*. Ainsi, en 1989, l'historien Bruce Mazlish a réuni un petit groupe d'universitaires autour du projet d'une *New Global History Initiative* (NGH). De cette entreprise est né l'ouvrage *Conceptualizing Global History*, paru en 1993, qui se veut un manifeste en faveur de la *global history*, par opposition à la *world history*². Mazlish définit l'objectif de la *global history* comme l'analyse la naissance et l'évolution du phénomène de « *globalization* ». D'où, en français, une ambiguïté de traduction de l'expression *global history*, puisque l'adjectif anglais « *global* » se traduit traditionnellement en français par « mondial », et « *globalization* » par « mondialisation ».

Pour Bruce Mazlish, l'histoire globale serait la meilleure manière d'étudier le monde de plus en plus interdépendant et interconnecté qui est le nôtre depuis quelques décennies, et d'analyser la société « globalisée » qui en découle. Pour lui, l'histoire globale devrait même devenir une nouvelle période de l'histoire, après l'histoire moderne et l'histoire contemporaine. Elle se centrerait sur l'histoire de la mondialisation économique, technologique, culturelle, etc., et des processus qui y sont liés, comme l'émergence d'une société de consommation planétaire, l'exploration de l'espace, la menace nucléaire, les risques technologiques, les problèmes environnementaux. Selon lui, ces phénomènes, qui ont comme caractéristique de transcender les frontières des États, peuvent être beaucoup mieux étudiés d'un point de vue global que d'un point de vue national, régional, ou local. Cependant, le caractère pionnier de la

prise en compte par les historiens américains du phénomène de la mondialisation est à nuancer : ces historiens ont eux-mêmes été en retard sur les politiques. Dès la fin des années 1970, l'administration du président Carter avait placé la « *globalization* » au cœur de ses priorités.

Dans le sillage des idées de Bruce Mazlish, le Center for Global History de la State University of New York, dirigé par l'historien Wolf Schäfer, se revendique directement de la *New Global History Initiative* : il entend constituer une alternative à l'histoire mondiale « traditionnelle » et promouvoir le développement d'études historiques sur le phénomène de la « *globalization* ». Se fondant sur le postulat que « les humains sont désormais connectés les uns aux autres et à la Terre comme jamais auparavant », autrement dit que « la Terre et la nature humaine sont devenues un système couplé »³, les chercheurs de ce centre soutiennent que le monde serait récemment passé de l'ère de la « modernité » à celle de la « globalité ». Il s'agirait désormais de transcender les limitations matérielles, spatiales et temporelles, et d'appréhender l'histoire à l'échelle des 4,5 milliards d'années de la planète Terre. Au regard de ces immenses étendues temporelles, certains concepts et enjeux devraient passer au second plan, comme ceux de l'État nation, tandis que d'autres passeraient au premier plan, comme les questions environnementales.

Au fil des années, l'expression de *global history* a gagné du terrain sur celle de *world history*. Le terme « *global* » est apparu plus porteur de sens, mettant l'accent sur l'accroissement des phénomènes d'interdépendance et des processus d'intégration à l'échelle de la planète, tandis que le terme « mondial » peut apparaître simplement comme un synonyme d'« inter-

(1) Ross E. Dunn (dir.), *The New World History : A Teacher's Companion*, New York, St. Martin's Press, 2000.

(2) Bruce Mazlish et Ralph Buultjens, *Conceptualizing Global History*, Boulder, Westview Press, 1993.

(3) « Humans are Now Linked to Each Other and the Earth as Never Before » ; « Earth and Humankind have Become a Coupled System », <http://www.sunysb.edu/globalhistory/aboutus.shtml>.

national », sans rien de novateur sur le plan conceptuel. Ainsi, plus encore que l'histoire mondiale, l'« histoire globale » tend à être pensée dans le cadre de la « *globalization* », en français « mondialisation » ou « globalisation », thème qui a le vent en poupe depuis une ou deux décennies, comme en témoigne l'avalanche d'ouvrages parus sur les différents aspects de ce phénomène¹. La *global history* se nourrit de la vogue du thème de la « *globalization* » : ainsi, dans l'*Encyclopedia of Globalization* parue en 2007, figure un article intitulé « *Global History* »². En lien étroit avec le thème de la « *globalization* », la *global history* se fonde aussi sur le concept de « gouvernance globale », qui, selon certains historiens américains serait en passe de remplacer l'ancienne conception des relations internationales fondée sur les relations diplomatiques entre États³. Ce nouveau concept permettrait de mieux tenir compte du recul du rôle des États, dont plusieurs travaux menés aux États-Unis ont déjà pris acte⁴, et de l'accroissement du rôle d'autres protagonistes telles les ONG, les fondations, les entreprises multinationales (ou « transnationales »), etc.

Ainsi, l'histoire globale entend aller au-delà du cloisonnement national de la recherche historique, afin de saisir des phénomènes, enjeux, menaces ou défis qui dépassent les frontières des États et concernent des millions d'individus dans le monde entier, indépendamment de leur appartenance nationale : communications par satellite, menaces nucléaires ou terroristes,

(1) Jan Aart Scholte, *Globalization : A Critical Introduction*, Basingstoke, Palgrave, 2000.

(2) Wolf Schäfer, « Global History », in Roland Robertson, Jan Aart Scholte et al. (dir.), *Encyclopedia of Globalization*, Londres, Routledge, 2007, vol. 2, p. 516-521.

(3) Voir Timothy J. Sinclair et Martin Hewson (dir.), *Approaches To Global Governance Theory*, Albany, SUNY Press, 1999 ; Thomas G. Weiss et Leon Gordenke (dir.), *NGOs, the UN, and Global Governance*, Boulder, Lynne Rienner, 1996.

(4) Susan Strange, *The Retreat of the State : The Diffusion of Power in the World Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

problèmes environnementaux, échanges de capitaux, action des firmes multinationales, etc.

La *New Global History Initiative* développe une conception extrêmement large de l'histoire globale : il s'agit d'étudier l'ensemble de l'histoire de l'humain, et même d'y ajouter l'histoire naturelle. En cela, la *new global history* se rapproche du courant de la *big history*, apparu aux États-Unis à partir des années 1980, qui entend expliquer l'évolution de l'expérience humaine sur une très longue échelle de temps, du Big Bang jusqu'à nos jours, en mettant à contribution les apports de plusieurs disciplines, telles que la climatologie, l'archéologie, la démographie ou la biologie. C'est par exemple ce qu'ont essayé Fred Spier avec *The Structure of Big History : From the Big Bang until Today* (1996)⁵, effort de présentation d'un récit unifié de l'histoire de l'univers à travers les différentes échelles de temps, du Big Bang jusqu'à l'exploration de l'espace par l'être humain, ou plus récemment David Christian, avec *Maps of Time : An Introduction to Big History* (2004)⁶, tentative de remettre en perspective les larges échelles de temps pour se consacrer à l'analyse de thèmes et de problématiques qui s'étendent sur le temps long. Par cette orientation et par l'adoption de si larges échelles de temps, les chercheurs de la *big history* tendent à se consacrer davantage à l'histoire de la Terre qu'à celle des êtres humains ; ceci apparaît clairement avec le travail de Peter Douglas Ward et Donald Brownlee sur l'histoire de la planète Terre, *Rare Earth* (2000)⁷.

Il serait cependant erroné de limiter l'histoire globale à une histoire « totalisante ». Au

(5) Fred Spier, *The Structure of Big History : From the Big Bang until Today*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.

(6) David Christian, *Maps of Time : An Introduction to Big History*, Berkeley, University of Berkeley California Press, 2004.

(7) Peter Douglas Ward et Donald Brownlee, *Rare Earth : Why Complex Life Is Uncommon in the Universe*, New York, Copernicus, 2000.

contraire, sa richesse et sa spécificité résident notamment dans la volonté de mener des analyses à plusieurs niveaux, de déplacer les perspectives, de combiner différentes échelles, des plus grandes aux plus petites. La réflexion sur le rôle des échelles a été creusée notamment par John H. Bodley dans *The Power of Scale : A Global History Approach* (2003)¹. Par le va-et-vient incessant entre différents niveaux d'échelles (temporelles comme spatiales), l'histoire globale vise à repérer des analogies, des parallélismes, identifier des connexions, que l'on n'aurait pas pu déceler avec l'histoire traditionnelle, plus cloisonnée et statique. L'histoire globale permettrait donc finalement de mettre à jour des interprétations générales qui autrement seraient restées invisibles, occultées.

Ainsi l'histoire globale entend unir et combiner les apports aussi bien de la micro-histoire que de la *big history*. Histoire locale et histoire globale, loin d'être incompatibles, donneraient lieu au contraire à une dialectique entre local et global².

En outre, par rapport à l'histoire mondiale, qui peut en un certain sens apparaître comme une juxtaposition d'histoires nationales, en une accumulation d'histoires séparées, l'histoire globale se démarque par une attention encore plus grande portée aux liens, aux comparaisons. Il s'agit d'éclairer le plus possible de facettes du monde, en en reliant les diverses composantes entre elles. L'histoire globale s'intéresse à la fois au tout et à ses parties, grandes ou petites. Loin de se limiter à des récits linéaires, l'histoire globale s'intéresse aux synergies, aux cau-

salités complexes, aux combinaisons d'événements et d'approches. Il s'agit de mettre au jour de nouvelles relations de sens, en transcendant les cadres nationaux ou chronologiques traditionnels, en dépassant le compartimentage (étatique, temporel, thématique, *etc.*) des recherches historiques antérieures, pour faire apparaître des phénomènes d'interrelation, de connexions, auparavant insoupçonnés.

À la convergence de plusieurs historiographies

Cette volonté de déplacer les perspectives, de « décentraliser » l'histoire, rejoint des réflexions initiées dans les années précédentes par des chercheurs d'autres continents, comme celles sur les « transferts culturels » développées en Europe pour le domaine franco-allemand par Michel Espagne et Michael Werner, qui avaient appelé à « mettre la périphérie au centre de la recherche ».

L'histoire mondiale/globale s'est également nourrie des courants des *cultural studies*, des *postcolonial studies* et des *subaltern studies*. Les *cultural studies*, nées en Angleterre dans les années 1980 puis développées aux États-Unis dans les années 1990, et représentées en particulier par le sociologue d'origine jamaïcaine Stuart Hall, ont donné lieu aux États-Unis à des études sur les communautés, comme les *Black studies* (renommées ensuite *African-American studies*), ou les *Chicanos studies*, ainsi qu'à des études sur le thème de la frontière et de l'acculturation, les *border studies*. Les travaux des *cultural studies* analysent les rapports de domination dans le domaine culturel et se penchent notamment sur les rapports entre pouvoirs et identités culturelles³.

En lien avec les *cultural studies*, les *postcolonial studies*, qui se sont développées initiale-

(1) John H. Bodley, *The Power of Scale : A Global History Approach*, Armonk, M.E. Sharpe, 2003.

(2) Bruce Mazlish et Ralph Buultjens (dir.), *Conceptualizing Global History*, Boulder, Westview Press, 1993 ; Wolf Schäfer, « How To Approach Global Present, Local Pasts, and Canon of the Globe », in Soma Hewa et Darwin Stapleton (dir.), *Globalization, Philanthropy, and Civil Society : Toward a New Political Culture in the Twenty-First Century*, New York, Springer, 2005, p. 33-48.

(3) Voir Stuart Hall, *Identités et cultures : politiques des cultural studies*, Paris, Amsterdam, 2007.

ment dans le domaine de la théorie littéraire sous l'impulsion d'abord d'Edward Saïd¹, ont fourni des outils critiques permettant d'analyser les écrits produits par les auteurs issus des territoires colonisés. Les *postcolonial studies* analysent les liens entre identités culturelles et phénomènes de domination. Les travaux relevant de ce courant ont montré comment le système colonial a instauré dans les territoires colonisés et chez ces peuples un système de valeurs fondé sur l'idée de supériorité de la culture et des valeurs européennes, et comment, après les indépendances, ces peuples se sont efforcés de réaffirmer leurs origines et de se forger des identités culturelles et nationales propres.

Dérivant directement des *postcolonial studies*, les *subaltern studies* se sont développées à partir des années 1980 sous l'impulsion notamment de l'historien indien Ranajit Guha et de la critique littéraire Gayatri Spivak². Visant à inverser la tendance jusqu'alors élitiste de l'historiographie de l'Inde coloniale, ce courant entend revaloriser le rôle des classes « subalternes » de l'Inde, négligées par l'historiographie traditionnelle. Le courant des *subaltern studies* tire son nom de la publication éponyme d'une série de volumes collectifs publiée au Royaume-Uni à partir de 1982³. Le travail critique des historiens subalternistes a renouvelé de manière féconde les perspectives de l'histoire coloniale, puisqu'ils se sont livrés à une critique économi-

que et sociale de la colonisation, à une critique du discours orientaliste colonial et de l'eurocentrisme prégnant dans les sciences sociales. À partir du début des années 1990, les études postcoloniales ont connu un essor aux États-Unis et elles se sont tournées de manière croissante vers le domaine historique, proposant une relecture de l'histoire de la colonisation. En se fondant sur l'analyse de textes et de discours des époques coloniales et postcoloniales, et sous l'influence de différentes approches critiques (marxisme, poststructuralisme, histoire du genre), les *subaltern studies* ont exploré les relations entre l'ancien colonisateur et l'ancien colonisé, et ont mis en évidence les vestiges du colonialisme qui subsistent dans la situation politique et économique des anciennes colonies et dans la culture de leurs habitants, comme des habitants des anciennes métropoles.

Les *subaltern studies*, qui restent représentées essentiellement par des chercheurs indiens comme Homi K. Bhabha⁴, Dipesh Chakrabarty⁵ et Arjun Appadurai⁶ (tous trois devenus professeurs des Universités aux États-Unis), constituent un symbole fort de la réappropriation militante par les intellectuels des pays du Sud de l'histoire du passé colonial de leur peuple. Ainsi, Arjun Appadurai, s'opposant à la thèse culturaliste de Samuel Huntington, a mis en évidence et analysé le phénomène de « l'indigénisation du cricket » en Inde pour illustrer les mécanismes d'emprunt et de réinvention d'une culture sur une autre. Le cricket, sport

(1) Voir Edward Saïd, *Orientalism*, Londres, Routledge/Paul Kegan, 1978 ; trad. fr., *id.*, *L'Orientalisme*, trad. de l'angl. par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980 ; *id.*, *Culture and Imperialism*, New York, Knopf, 1993 ; trad. fr. *id.*, *Culture et impérialisme*, trad. de l'angl. par Paul Chemla, Paris, Fayard, 2000.

(2) Voir Gayatri Spivak, *Subaltern Studies : Deconstructing Historiography*, Delhi, Oxford University Press, 1985 ; Gayatri Spivak, « Can the Subaltern Speak ? », in Cary Nelson et Larry Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313 ; Gayatri Spivak et Ranajit Guha (dir.), *Selected Subaltern Studies*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

(3) *Subaltern Studies : Writing on South Asian History and Society*, Oxford, Oxford University Press, années, 10 vol.

(4) Voir notamment Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.

(5) Voir Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000 ; Dipesh Chakrabarty, *Habitations of Modernity : Essays in the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

(6) Voir Arjun Appadurai, *Géographie de la colère : la violence à l'âge de la globalisation*, Paris, Payot, 2007 ; *id.*, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001 ; *id.*, *Modernity at Large : Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.

introduit en Inde, par les colonisateurs britanniques, porteur des valeurs traditionnelles et élitistes de l'Angleterre coloniale, a connu un processus d'adaptation dans le cadre de l'affirmation de la culture nationale indienne : repris par les élites indiennes, il est devenu un sport authentiquement indien, très populaire en Inde et fortement associé au nationalisme indien. L'exemple du cricket illustre donc le processus d'appropriation de valeurs exogènes pour en faire des valeurs indiennes et l'indigénisation d'une pratique culturelle. L'histoire mondiale/globale présente bien des points communs avec les *postcolonial studies* et les *subaltern studies*, par son effort pour décentrer la perspective et par son intention de se démarquer de l'ethnocentrisme occidental qui imprégnait jusque-là de nombreux travaux historiques.

Par sa volonté de mettre en lumière des connexions inédites, l'histoire mondiale/globale présente aussi des points communs avec la *connected history*, qui s'intéresse aux passeurs d'une civilisation à une autre, qui tissent les liens concrets au sein du « système Monde »¹.

De nouveaux objets d'étude

L'approche « globale » a donné lieu à de nombreuses études sur différents objets transnationaux, comme les maladies (*Plagues and Peoples* de William McNeill en 1976 ; *America's Forgotten Pandemic : The Influenza of 1918* d'Alfred Crosby en 1989), le commerce (*The World That Trade Created : Society, Culture, and the World Economy, 1400 to the Present* de Kenneth Pomeranz et Steven Topik en 1999), l'énergie (*Energy in World History : Global Perspectives and Uncertainties* de Vaclav Smil en 2003), la danse (*Keeping Together in Time : Dance and Drill in the Human History* de William McNeill en 1995), le feu (*Fire and*

Civilization de Johan Goudsblom en 1992), la nourriture (*Food in Global History* de Raymond Grew en 1999), les migrations (*Global History and Migrations* de Wang Gungwu en 1996), les guerres, la religion, l'art, etc.² L'approche est réellement originale, car ces objets n'avaient jamais été pris comme véritable centre d'une recherche : par un déplacement de perspective, ils sont désormais appréhendés dans leur caractère mouvant, c'est l'historien qui se déplace et suit les objets qu'il étudie. Ainsi, dans ses travaux sur les migrations, Wang Gungwu, loin de se borner à l'étude d'un lieu délimité d'avance et des migrants qui en partent ou qui y arrivent, analyse les déplacements des migrants, et les liens entretenus à distance entre membres de mêmes communautés d'origine, liens intensifiés de nos jours grâce aux perfectionnements des télécommunications. Ces différents travaux mettent donc l'accent sur les interconnexions au niveau mondial, sur les différentes modalités par lesquelles les cultures entrent en contact les unes avec les autres et interagissent entre elles.

Parmi les nombreux objets d'étude possible, on constate que l'histoire mondiale/globale choisit souvent des objets liés aux préoccupations actuelles, aux thèmes à la mode dans les années 1990-2000, comme cherchant à en retracer l'origine, la généalogie, l'évolution. Le thème des origines de la mondialisation économique tient une place importante dans les travaux d'histoire mondiale/globale, qui se

(2) William McNeill, *Plagues and Peoples*, New York, Anchor, 1976, 1998 ; Alfred Crosby, *America's Forgotten Pandemic : The Influenza of 1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, 2003 (initialement publié sous le titre *Epidemic and Peace, 1918*, Westport, Greenwood Press, 1976) ; Kenneth Pomeranz et Steven Topik, *op. cit.* ; Vaclav Smil, *Energy in World History : Global Perspectives and Uncertainties*, Cambridge, MIT Press, 2003 ; William McNeill, *Keeping Together in Time : Dance and Drill in the Human History*, Cambridge, Harvard University Press, 1995 ; Johan Goudsblom, *Fire and Civilization*, Londres, Penguin Press, 1992 ; Raymond Grew, *Food in Global History*, Boulder, Westview Press, 1999 ; Wang Gungwu (dir.), *Global History and Migrations*, Boulder, Westview Press, 1996.

(1) Comme l'a fait par exemple Sanjay Subrahmanyam pour l'histoire moderne, avec *Merchant Networks in the Early Modern World*, Aldershot, Variorum, 1996, contribution à la série *An Expanding World*.

sont souvent attachés à déterminer la localisation du centre d'impulsion de l'économie mondiale à partir du 16^e siècle : est-ce d'Asie orientale ou bien d'Europe occidentale qu'est venue l'impulsion ? Comment peu à peu les grandes régions du monde sont-elles devenues de plus en plus interdépendantes sur le plan économique, s'organisant en un système de plus en plus global de production et d'échange ?

Parmi les sujets favoris apparaît également fréquemment la thématique de l'environnement : avec *Something New under the Sun : An Environmental History of the Twentieth-Century World*, John R. McNeill (le fils de William McNeill), ambitionne d'écrire une véritable « histoire environnementale du monde du 20^e siècle¹ ». Cet ouvrage, qui a obtenu le prix de la World History Association en 2000, se penche sur les enjeux antagonistes du besoin de consommation d'énergie et de la préservation de l'environnement.

Cet intérêt pour l'histoire de l'environnement s'inscrit dans le cadre de la prise en compte croissante des dangers qui pèsent actuellement sur l'écosystème terrestre. La préoccupation des *world historians* pour l'histoire de l'impact de l'humanité sur l'environnement, l'histoire de l'écologie, ou encore l'histoire des maladies et de leur diffusion s'inscrit en écho aux enjeux actuels des grands risques écologiques, environnementaux (réchauffement climatique, dégradation de la biosphère) et épidémiques (SRAS, grippe aviaire, etc.). À ce titre, puisque les préoccupations contemporaines influent manifestement sur le choix des objets d'étude et sur la manière de les appréhender, l'histoire mondiale/globale apparaît en quelque sorte comme une « histoire du temps présent », c'est-à-dire une histoire conçue dans le

cadre des préoccupations qui constituent l'environnement mental de l'historien. L'histoire globale serait ainsi en phase avec la nouvelle génération des années 2000, celle d'Internet et de la mondialisation, une génération qui, selon Wolf Schäfer, étendrait son horizon bien plus loin que ses aînés et tendrait spontanément à « penser global² ».

L'aspiration interdisciplinaire (ou transdisciplinaire) de l'histoire globale est illustrée clairement par le profil intellectuel de plusieurs de ses représentants tel Andre Gunder Frank. Pour appréhender l'immense champ de recherches qu'ils ont délimité et pour débattre de questions aussi vastes et pointues que l'origine des mouvements anciens de populations ou l'évolution du climat terrestre, les promoteurs de l'histoire mondiale/globale entendent mettre à contribution des disciplines aussi diverses que l'économie, la sociologie, l'anthropologie, de la géographie, la linguistique, l'archéologie, la biologie, la botanique, la géologie, la climatologie, l'environnement, la démographie ou la génétique. Plusieurs travaux d'histoire globale ont été réalisés en lien étroit avec la géographie, comme *The Myth of Continents : A Critique of Metageography*, de Martin W. Lewis et Karen Wigen³, ou avec la biologie, comme *The Panda's Thumb : More Reflections in Natural History* de Stephen J. Gould⁴, ou *The Columbian Exchange : Biological and Cultural Consequences of 1492* d'Alfred Crosby, dans lequel l'auteur s'efforce d'expliquer par des raisons biologiques et géographiques pourquoi les Européens ont été capables de succéder aisément aux civilisations d'Amérique et d'Asie : de manière inédite en histoire, l'auteur utilise des données biologi-

(2) Wolf Schäfer, « The Uneven Globality of Children », *Journal of Social History*, 38 (4), été 2005, p. 1027-1039.

(3) Martin W. Lewis et Karen Wigen, *The Myth of Continents : A Critique of Metageography*, Berkeley, University of California Press, 1997.

(4) Stephen Jay Gould, *The Panda's Thumb : More Reflections in Natural History*, New York, W.W. Norton, 1980.

(1) John R. McNeill, *Something New under the Sun : An Environmental History of the Twentieth-Century World*, New York, W.W. Norton, 2000.

ques pour expliquer des événements historiques comme la conquête du Mexique par Cortez et la chute de l'Empire inca¹.

Le rôle des facteurs biologiques et écologiques dans l'histoire humaine a été également mis en avant par Jared Diamond. Dans *De l'inégalité parmi les sociétés : essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*², vaste fresque parue aux États-Unis en 1997, devenue un *bestseller* et ayant obtenu le prix Pulitzer en 1998, l'auteur, professeur de physiologie à l'Université de Californie, tente d'expliquer comment les facteurs environnementaux auraient permis à certaines sociétés de devenir plus avancées que les autres et de les dominer. Pour cela, Jared Diamond met à contribution de nombreuses sciences : biologie, zoologie, paléanthropologie, économie, histoire, sociologie, philosophie, archéologie, linguistique, psychologie, politique, *etc.* Selon lui, la situation mondiale actuelle, caractérisée par de fortes disparités de développement entre régions du monde, serait le résultat des processus entamés depuis le néolithique. Tout au long de ces treize mille ans, des civilisations auraient, pour des raisons biologiques, acquis un niveau plus élaboré de développement technologique, se seraient peu à peu imposées face à d'autres civilisations moins avancées, partout dans le monde. Les premières se sont développées d'abord en Eurasie, et plus précisément d'abord dans le Croissant fertile, du fait de facteurs biogéographiques favorables, qui auraient permis l'apparition d'agriculteurs-producteurs en remplacement des chasseurs-cueilleurs, donc une augmentation de la production alimentaire et un accroissement démographique. Ce phéno-

mène aurait lui-même permis à ces hommes de consacrer plus de temps à l'artisanat, l'industrie, l'innovation, la politique, la culture, l'art. Ces modes de vie se seraient ensuite facilement propagés vers l'ouest du fait de l'absence de barrières écologiques majeures, tandis qu'à l'est, vers le Moyen-Orient, les obstacles environnementaux (notamment la salinisation des sols due à l'agriculture) auraient provoqué l'effondrement des sociétés sumériennes. Enfin, en Europe occidentale, ces civilisations se seraient encore perfectionnées, aiguillonnées par la concurrence due à la mise en place d'une multiplicité d'États rivaux, multiplicité elle-même favorisée par le caractère découpé de la géographie. Par ce raisonnement, Jared Diamond cherche à invalider les mythes ethnocentriques de la supériorité des Européens sur les peuples non européens : les « différences frappantes concernant l'histoire à long terme des populations des divers continents ne sont pas le fait de différences innées, mais de différences liées à l'environnement », affirme-t-il³. Par cette réfutation de l'ethnocentrisme traditionnel, l'approche de Jared Diamond s'apparente à celle de Peter Gran qui, dans son ouvrage *Beyond Eurocentrism* (1996), avait lui aussi utilisé la mise en perspective rendue possible par l'histoire mondiale/globale pour souligner et dénoncer l'ethnocentrisme (ou eurocentrisme en l'occurrence) longtemps pratiqué par la civilisation européenne dans sa représentation du monde⁴.

Quelques années plus tard, dans un nouvel ouvrage, *Collapse : How Societies Choose to Fail or Succeed* (2005), Jared Diamond revendique l'utilisation de la « méthode comparative », donc de l'histoire comparée, « pour comprendre l'effondrement de sociétés ayant pour origine des problèmes environnemen-

(1) Alfred Crosby, *The Columbian Exchange : Biological and Cultural Consequences of 1492*, Westport, Greenwood Press, 1972, New York, Praeger Publishers 2003.

(2) Jared Diamond, *Guns, Germs, and Steel : The Fates of Human Societies*, New York, W.W. Norton, 1997 ; trad. fr., *id.*, *De l'inégalité parmi les sociétés : essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, trad. de l'angl. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Gallimard, 2000.

(3) *Ibid.*, p. 419.

(4) Peter Gran, *Beyond Eurocentrism : A New View of Modern World History*, Syracuse, Syracuse University Press, 1996.

taux »¹. Il soutient que certaines civilisations, telles que celles de l'île de Pâques, des Mayas ou des Vikings du Groenland, sont la cause de leur propre perte, en raison de leur impact sur leur environnement. Elles auraient accompli un « suicide écologique », en détruisant les fondements de leurs ressources. Par son analyse des causes de l'effondrement de certaines civilisations, il reprend des thèmes développés par l'historien américain Joseph Tainter dans *The Collapse of Complex Societies* (1988)². Jared Diamond étudie également par contrepoint le cas de sociétés ayant réussi à survivre malgré d'énormes difficultés environnementales, tels les habitants de Papouasie grâce à leur agriculture, ou les Japonais de l'époque Edo grâce à leur gestion des forêts, et entend en tirer des conclusions et même des prédictions au sujet des sociétés humaines d'aujourd'hui, confrontées à des graves problèmes environnementaux et au changement climatique³.

Pour un regard critique

Par rapport aux méthodes, aux postulats et aux conclusions de l'histoire mondiale/globale, il convient d'apporter un regard critique. Tout d'abord, on peut pointer le manque de rigueur de plusieurs des grands essais totalisants auxquels a donné lieu ce courant et remettre en question la validité d'interprétations des grands phénomènes historiques, politiques, et sociaux reposant exclusivement sur des explications d'ordre biologiques et environnementales.

De plus, plusieurs des innovations méthodologiques que prétend apporter l'histoire mondiale/globale n'apparaissent en fait pas comme

de réelles nouveautés. L'histoire mondiale/globale s'inscrit en réalité dans l'héritage de tentatives historiques passées, notamment des différentes tentatives d'« histoires universelles » entreprises depuis l'Antiquité (Hérodote) et au fil des siècles (Bossuet)⁴ et, plus précisément au 20^e siècle, les travaux d'Oswald Spengler⁵, Arnold Toynbee⁶ ou René Grousset⁷. Les chercheurs des *global new global histories* ne rejettent d'ailleurs pas la filiation avec des historiens antérieurs, et se revendiquent au contraire de l'héritage d'Arnold Toynbee : Bruce Mazlish a été lauréat en 1986 du prix Toynbee, qui vise à récompenser des contributions en matière de sciences sociales donnant une large vue de la société humaine et des problèmes sociaux et humains ; à partir de 1987, la Fondation du prix Toynbee a entrepris de soutenir explicitement la démarche d'histoire mondiale/globale, et plus précisément le projet de la *new global history*. En 2008, le prix Toynbee a été attribué à William McNeill.

L'approche comparative ainsi que l'interdisciplinarité ne peuvent pas être considérées comme des spécificités de l'histoire globale, car elles avaient déjà été introduites par des historiens et des courants historiographiques antérieurs, comme Marc Bloch et l'école des Annales en France dès les années 1920 et 1930. Le seul élément qui peut paraître relativement nouveau à cet égard est le souci d'intégrer l'apport non seulement des différentes sciences sociales et humaines, mais aussi des sciences dures, comme la biologie. Toutefois, les recherches historiques concernant l'histoire du climat ne sont pas l'apanage exclusif

(1) Jared Diamond, *Collapse : How Societies Choose to Fail or Succeed*, New York, Penguin, 2005 ; trad. fr., *id.*, *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. de l'angl. par Agnès Botz et Jean-Luc Fidel, Paris, Gallimard, « Nrf essais », 2006, prologue.

(2) Joseph Tainter, *The Collapse of Complex Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

(3) Jared Diamond, *De l'inégalité*, *op. cit.*, p. 439.

(4) Jacques-Bénigne Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1681.

(5) Oswald Spengler, *op. cit.*

(6) Arnold Toynbee, *A Study of History*, Londres, Oxford University Press, 1934-1954 ; Arnold Toynbee, *Mankind and Mother Earth*, Oxford, Oxford University Press, 1976.

(7) René Grousset, *Histoire universelle*, Paris, Gallimard, 1964.

des *global historians*, puisque des travaux sur ce thème ont également été réalisés en dehors de ce courant, par exemple en France avec l'*Histoire humaine et comparée du climat* d'Emmanuel Leroy Ladurie (2004-2009)¹. De plus, l'idée de dépasser les cloisonnements nationaux et d'étudier les connexions et parallélismes à l'échelle « globale » a déjà été pensée par plusieurs historiens européens avec les courants ébauchés depuis plusieurs années de l'histoire culturelle comparée, l'histoire des transferts culturels, l'histoire des circulations culturelles, l'histoire transnationale, l'histoire relationnelle, l'histoire connectée, l'histoire partagée, l'histoire croisée.

Si l'histoire mondiale/globale apparaît effectivement stimulante par sa volonté de faire éclater les cloisonnements nationaux, historiographiques, disciplinaires, il faut relativiser le caractère réellement novateur de ce courant. En outre, par ses présupposés et ses centres d'intérêt – qui tournent beaucoup autour de l'idée de mondialisation économique vue comme un processus nécessaire, voire comme l'aboutissement de toute l'histoire du monde depuis le néolithique –, ce courant est éminemment « états-unien » dans ses conceptions, ou tout au moins très « west-oriented », à l'inverse de l'approche anti-ethnocentrique qu'il revendique.

En Europe, et particulièrement en France, la *world/global history* a d'abord été reçue avec réticence, voire suspicion. Cependant, depuis quelques années ce courant est davantage pris en compte par la communauté historienne et suscite un intérêt croissant, comme en témoigne le numéro spécial consacré à ce thème de la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* coordonné par Caroline Douki et Philippe Minard

(2007)², ou l'ouvrage collectif *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, vaste entreprise interdisciplinaire d'histoire transnationale, réalisée conjointement par des Américains et des Européens³. Des synthèses sont également parues récemment à l'intention du grand public⁴. Ces dernières années, plusieurs chercheurs français ont réalisé des études se rattachant au courant de l'histoire globale, tel Olivier Pétré-Grenouilleau avec son enquête sur les traites négrières, qui se revendique comme un « essai d'histoire globale⁵ ». Il est intéressant de noter que plusieurs travaux récents menés par des Français développent, à l'inverse des chercheurs anglo-saxons, une vision historique plus critique du phénomène de la mondialisation, comme par exemple *Le Gouvernement du monde : une critique politique de la globalisation* de Jean-François Bayart⁶ ou *Anthropologie de la globalisation* de Marc Abélès⁷.

En revanche, dans le monde anglo-saxon, le courant de l'histoire mondiale/globale semble animé par des orientations idéologiques beaucoup moins critiques à l'égard de la « *globalization* », hormis Andre Gunder Frank. À l'instar de Bruce Mazlish, de nombreux *global historians* promeuvent le terme de « gouvernance mondiale⁸ ». Une floraison d'articles et d'ouvrages sont récemment apparus sur ce thème,

(2) *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », dossier dirigé par Caroline Douki et Philippe Minard, 54 (4), 2007.

(3) Akira Iriye et Pierre-Yves Saunier (dir.), *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, Londres, Palgrave Macmillan, 2008-2009.

(4) Laurent Testot, *Histoire globale, un nouveau regard sur le monde*, Paris, Sciences humaines, 2008.

(5) Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières : essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004.

(6) Jean-François Bayart, *Le Gouvernement du monde : une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004.

(7) Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.

(8) Par exemple : Soma Hewa et Darwin Stapleton (dir.), *op. cit.* ; Michael Geyer et Charles Bright, « World History in a Global Age », *American Historical Review*, 100 (4), 1995, p. 1047-1060.

(1) Emmanuel Leroy Ladurie, *Histoire humaine et comparée du climat*, t. I : *Canicules et glaciers XIII-XVIII siècles*, t. II : *Le réchauffement, de 1860 à nos jours*, Paris, Fayard, t. I : 2004, t. II : 2009.

ainsi qu'une revue : *The Review of Global Governance*. Le terme de « gouvernance mondiale¹ » sous-entend l'idée d'une crise de la gouvernabilité au niveau supranational, l'idée que les États ne seraient plus capables de bien assurer leurs tâches de régulation, en particulier économique et sociale, et de maîtriser les flux de la mondialisation. D'autres intervenants (institutions financières internationales ou même firmes transnationales) devraient leur dicter ces tâches². La notion de « gouvernance mondiale » met donc l'accent sur l'émergence de nouvelles formes de régulation, l'apparition de nouveaux protagonistes des affaires mondiales, nombreux et variés : ONG, experts, associations, réseaux locaux et régionaux, entreprises privées, notamment transnationales. Les États, même organisés entre eux au sein de l'ONU par exemple, ne détiendraient plus le monopole de l'action publique et devraient composer avec ces multiples autres acteurs, de plus en plus nombreux et puissants. L'idée de gouvernance mondiale se distingue donc nettement de l'idée

classique du gouvernement, car elle dénonce le modèle de politique traditionnel qui confie aux seules autorités politiques la responsabilité de la gestion des affaires publiques³. Prônant un dessaisissement par les États de leurs attributions en matière notamment sociale et de droits de l'homme, c'est-à-dire une libéralisation ou dérégulation massive, cette conception s'inscrit dans le droit fil du néolibéralisme économique. C'est la volonté de faire prévaloir le modèle de la gestion managériale privée sur celui du gouvernement public, la logique entrepreneuriale sur celle des droits humains, sociaux, culturels et environnementaux⁴.

Ainsi peut-on reprocher à certains historiens de la *world/global history* de vouloir, à travers leurs grandes synthèses totalisantes et pas toujours rigoureuses, présenter une interprétation de l'histoire du monde allant dans le sens de la « mondialisation » économique, sociale et culturelle actuelle. En « démontrant » l'ancienneté et l'inéluctabilité de la mondialisation, la *world/global history* ne vise-t-elle pas à battre en brèche les critiques d'altermondialistes au sujet de ce processus ? En expliquant par des causes biologiques et non socio-économiques les raisons des inégalités entre peuples et sociétés comme le fait Jared Diamond, ce courant n'a-t-il pas pour but de dédouaner les grandes puissances (et en premier lieu les États-Unis) de leur responsabilité dans l'accroissement inexorable du fossé économique qui sépare le Nord du Sud ? En soulignant, comme le fait Bruce Mazlish, dans *The New Global History* (2006) et dans *Leviathans. Multinational Corporations and the New Global History* (2005)⁵, la diminution du rôle régulateur des

(1) Tombé en désuétude depuis son apparition en Angleterre au Moyen Âge, le terme de « gouvernance » est réapparu dans les années 1930 aux États-Unis dans le domaine de l'économie, et plus précisément de l'entreprise. Le terme de « *corporate governance* » (gouvernance d'entreprises) s'est répandu dans les milieux d'affaires américains dans les années 1970 et surtout 1980. La notion de gouvernance a alors été importée dans le domaine des sciences politiques. Les universitaires américains Joseph Nye et Robert Keohane ont ainsi développé la théorie « interdépendantiste », qui souligne la multiplication des liens internationaux de tous ordres, l'imbrication des questions économiques, politiques, culturelles. Plusieurs chercheurs, comme James Rosenau et David Held, ont considéré que l'interdépendance est devenue telle que l'on ne peut plus distinguer entre régulation nationale et régulation internationale. Dès lors s'est développé un courant dit « transnationaliste », soulignant la porosité des frontières et les difficultés de la régulation étatique à l'ère de la mondialisation. Dans ce contexte, à la fin des années 1980, le terme de « *good governance* » (bonne gouvernance) a commencé à être employé par les institutions financières internationales comme le FMI, pour définir les critères d'une bonne administration publique dans les pays souffrant d'une forte dette extérieure et donc que ces institutions ont soumis à des programmes dit d'« ajustement structurel ».

(2) Sur ce sujet, voir par exemple, Josepha Laroche (dir.), *Mondialisation et gouvernance mondiale*, Paris, IRIS/PUF, 2003.

(3) C'est ce que prône par exemple le sociologue allemand Ulrich Beck, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Aubier, 2003.

(4) Comme l'observe Philippe Moreau Defarges dans *L'Ordre mondial*, Paris, Armand Colin, 1998, 3^e éd. 2003.

(5) Alfred Dupont Chandler et Bruce Mazlish, *Leviathans : Multinational Corporations and the New Global History*, New York, Cambridge University Press, 2005.

États, présentés comme des structures obso- lètes, et en valorisant l'influence croissante d'autres acteurs comme les firmes transnationales, ce courant ne fait-il pas l'apologie d'une mondialisation fondée sur l'extension du système ultra-libéral (libre-échange, dérégulations) à toute la planète ? Enfin, en nuanciant la gravité du réchauffement climatique actuel et en relativisant l'impact de l'homme dans ce phénomène, ce courant ne tend-il pas à justifier la position des États-Unis, qui ont refusé de ratifier le protocole de Kyoto de 1997 sur la réduction des émissions de gaz à effet de serre, et qui, à présent, plutôt que d'œuvrer avec les autres pays à tenter d'enrayer le réchauffement climatique, préconisent une « adaptation » des sociétés à ce réchauffement ? Il apparaît ainsi légitime de se demander si le courant de l'histoire mondiale/globale ne constitue pas une nouvelle arme du *soft power* états-unien. Pour ce faire, il serait intéressant de réussir à déterminer d'où vient le financement des nombreux instituts et programmes de recherche, revues, colloques, spécialisés en histoire mondiale/globale qui se sont multipliés ces dernières années aux États-Unis.

Le courant de l'histoire mondiale/globale, né il y a une trentaine d'années aux États-Unis, apparaît porteur d'innovations méthodologiques et épistémologiques intéressantes. La fécondité et le dynamisme de ce courant sont indéniables. Loin de n'être qu'un effet de mode, ce courant s'est imposé au terme d'un essor ininterrompu de trois décennies, essor qui ne se dément pas et qui se traduit par une floraison exponentielle de publications et par la multiplication de structures de recherches outre-

atlantique. La réception peu enthousiaste dont il a fait initialement l'objet en France semble aujourd'hui céder la place à un intérêt croissant. L'approche « globale » est de plus en plus mise à contribution dans des travaux menés en Europe et en France, sans que les chercheurs qui l'utilisent ne se réclament nécessairement de ce courant. Cependant, il est important de noter que plusieurs des innovations qu'entend apporter l'histoire mondiale/globale ne sont en réalité pas de réelles nouveautés, mais empruntent leurs principes et leurs méthodes à des courants préexistants, telles l'histoire comparée, l'histoire postcoloniale, l'histoire transnationale. Enfin, il convient d'être vigilant à l'égard des possibles motivations idéologiques présentes dans les travaux de certains *global historians* américains qui, par des raccourcis et des généralisations hâtives, pourraient, consciemment ou non, être tentés de présenter une histoire du monde téléologique, modelée conformément à certains intérêts socio-économiques de leur pays.

Chloé Maurel, Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC), 78047, Guyancourt cedex, France.

Ancienne élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégée d'histoire, docteur en histoire contemporaine, **Chloé Maurel** est chercheuse associée à l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), à l'UMR Identités, relations internationales et civilisations de l'Europe (IRICE) et au Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC), et chargée de cours à l'Université Paris-I et à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Cet article s'inscrit dans le prolongement des réflexions menées au sein du groupe de travail « Histoire mondiale du temps présent » qu'elle a animé en 2007-2008 à l'IHPT. (chmaurel@yahoo.fr)